Parmi les questionnements les plus féconds, on retiendra sans doute les considérations de Rémy Dor sur l'importance de la pensée « situationniste » dans l'univers imaginaire et la perception de soi des auteurs et auditeurs de l'épopée ouzbèque, très marquée par une tendance à rattacher tout événement à l'univers existentiel immédiat — les procédés de mémorisation des bardes ouzbeks semblant se fonder sur la constitution d'un réseau de « lieux » de mémoire qui reproduisent l'environnement individuel immédiat et servent de réceptacle aux « images » de mémoire.

Au chapitre des parallélismes historiques entre différentes régions du monde turc, on a été intéressé par les grandes dates du développement de l'alphabétisation dans l'Empire ottoman (François Georgeon). Cette chronologie devrait amener les historiens à s'intéresser à la genèse, chez les musulmans de l'Empire russe, de l'enseignement islamique réformé et de la « méthode nouvelle » (*usūl-i jadīd*) d'alphabétisation en caractères arabes, mais en turc (et non plus en arabe à travers le texte coranique) et d'une manière phonétique (*sawtī*). Le léger décalage en faveur de l'Islam de Russie (voir à Kazan l'œuvre de Husayn Fayzkhân, dans le second tiers du XIXe siècle) pose un nouveau jalon dans l'histoire fort riche des relations interrégionales entre la région Volga-Oural et le monde ottoman, à l'époque moderne.

Au chapitre des motifs de perplexité, on s'est étonné de l'hétérogénéité mais aussi des nombreuses incohérences des systèmes de transcriptions adoptés, souvent très complexes — tantôt phonétiques, tantôt scripturaires, tantôt les deux à la fois et souvent très discutables, y compris sous la plume d'auteurs dont on attendrait plus de rigueur. Enfin, est-il toujours bien nécessaire, par exemple, de parler d'orature non « ouzbèque » mais « özbek » — une orthographe qui nous semble relever d'une forme de scripturalisme, qui plus est centré sur l'Anatolie (puisque la prononciation comme la graphie « ouzbèques » de ce terme sont fort éloignées de cette leçon empruntée, on se demande bien pourquoi, au turc de Turquie)? Alors que l'Asie centrale et ses populations commencent tout doucement à entrer dans le domaine commun des connaissances de l'honnête homme occidental, ne serait-il pas temps de franciser son lexique (« ouzbek » accordé en genre et en nombre, au lieu du turc anatolien *özbek*), afin de l'intégrer, si je puis m'exprimer ainsi, parmi les « mots de la tribu »?

Stéphane A. DUDOIGNON
(IASP - Université de Tokyo)

François GEORGEON et Paul DUMONT, (dir.), *Vivre dans l'Empire ottoman. Sociabilités et relations intercommunautaires*. Paris, L'Harmattan, 1997. 350 p.

En collaboration ou séparément, François Georgeon et Paul Dumont éditent, depuis une quinzaine d'années, des ouvrages collectifs qui traitent principalement de l'histoire urbaine de l'Empire ottoman ou des premières décennies de la République turque. *Vivre dans l'Empire*

BCAI 15 (1999) F. Georgeon et P. Dumont (dir.): Vivre dans l'Empire ottoman. Sociabilités et relations intercommunautaires, recensé par R. Deguilhem
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

ottoman, publié dans la collection « Histoire et perspectives méditerranéennes » dirigée par Jean-Paul Chagnollaud aux éditions L'Harmattan, se situe dans cette perspective.

Malgré le titre, l'enquête porte exclusivement sur les provinces anatoliennes et européennes, laissant de côté toutes les provinces arabes du Mashreq et du Maghreb, soit plus de la moitié de l'Empire. De ce fait, la réflexion apparaît quelque peu biaisée, ce que F. Georgeon reconnaît rapidement dans une « Introduction » qui, par ailleurs, réussit remarquablement à fédérer les réflexions rassemblées dans le volume. Il faut cependant insister sur ce point, dans la mesure où la définition et les paramètres des sociabilités ottomanes ne sauraient se réduire aux habitudes et aux coutumes des populations vivant dans les provinces dites « centrales » de l'Empire (Anatolie et Roumélie), sans tenir compte de la situation dans des régions plus éloignées d'Istanbul, mais restant soumises à l'autorité impériale. C'est le cas, par exemple, des populations de l'Arabie et du Maghreb, dont les relations intercommunautaires et les modes de sociabilité ne sont à aucun moment abordés dans ce volume.

Dans les limites de cette focalisation sur l'espace anatolien (9 contributions sur 13), et, dans une moindre mesure, sur les provinces européennes (3 contributions) [15], l'ouvrage présente des contributions de premier plan. Tel est le cas de celle de Johann Strauss, consacrée aux conversations en turc ottoman, notamment dans la haute société stambouliote. Ses recherches linguistiques, remises dans leur contexte social, ouvrent des perspectives non seulement sur les manières de s'exprimer dans telle ou telle situation — y compris au sein de la société féminine — mais aussi sur les thèmes de conversation privilégiés. Se basant sur les traités de savoir-vivre de l'époque, l'auteur fournit plusieurs dialogues en turc osmanli, accompagnés d'une traduction.

Tout aussi remarquable, l'étude de François Georgeon conduit le lecteur dans les profondeurs stambouliotes, avant, pendant et après le mois de ramadan. À l'aide de récits de première main et de témoignages oculaires ottomans et européens couvrant la période du XVIIIe au XXe siècle, l'auteur envisage le ramadan comme un phénomène social. Indépendamment de son caractère religieux, le ramadan est, note F. Georgeon, la période de l'année musulmane où la joie de vivre s'exprime par des manifestations inconcevables le reste du temps. Les nuits, en particulier, en constituent un moment fort : les hommes, et, de plus en plus, les femmes — accompagnées ou non de leurs enfants — participent en foule et de bon cœur aux festivités se déroulant en plein air, puis, vers le tournant du XXe siècle, dans des théâtres spécifiquement bâtis à cette intention. L'importance du ramadan dans la vie sociale des musulmans décline toutefois avec l'avènement du régime kémaliste. Riche en détails et en anecdotes, cette étude n'oublie pas de localiser sur la carte d'Istanbul les rues et les quartiers les plus impliqués dans les festivités du mois sacré.

15. Il est difficile d'intégrer à cet ensemble la contribution de Maria Couroucli, « Se rendre chez les autres : la visite dans la société grecque »; cette étude, en soi fort intéressante, ne se rattache guère au cadre temporel de l'ouvrage que par deux ou trois exemples. La même remarque vaut pour l'étude d'Henri Naoum, qui retrace l'évolution d'une famille de la bourgeoisie juive de Smyrne, les Mizrahi, aux alentours de 1900. Malgré l'intérêt de ce travail, qui concerne une période charnière dans l'histoire des communautés juives orientales, il ne se rattache que de très loin au problème annoncé par le titre de l'ouvrage.

BCAI 15 (1999) F. Georgeon et P. Dumont (dir.): Vivre dans l'Empire ottoman. Sociabilités et relations intercommunautaires, recensé par R. Deguilhem
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

L'aspect ludique, agent actif dans le processus de socialisation des individus, forme le noyau de l'étude d'A. Ter Minassian. Elle analyse notamment un jeu pratiqué par les adolescents arméniens des villages d'Anatolie orientale, consistant à parodier les autorités ottomanes et persanes. Que leurs racines soient locales ou importées, la pratique des jeux reflète les souhaits des individus et des collectivités, comme l'indique Méropi Anastassiadou dans son étude sur la composition des clubs sportifs qui apparaissent au tournant du XXe siècle à Salonique. Être membre du *White Star Cycling Club*, du *Tennis and Croquet Club* ou d'une autre association sportive, dont le modèle s'inspire principalement des clubs français, ne donne pas seulement le droit de jouer au tennis ou de rouler à vélo, mais sert à marquer son désir d'afficher des mœurs « modernes ». Ces clubs sont aussi des lieux où se rencontrent publiquement des personnes de différentes origines confessionnelles (mais appartenant au même milieu socioéconomique), parfois hommes et femmes ensemble, ce qui est un événement toujours rare en dehors des périodes de fêtes.

Salonique, ville cosmopolite largement peuplée de Grecs et de juifs est également le terrain d'enquête choisi par Alexandra Yerolympos qui, tout comme M. Anastassiadou, se base sur des informations tirées de la presse salonicienne. Pour sa part, A. Yerolympos explore la montée de la prise de conscience civique dans différentes communautés saloniciennes vers la fin du XIXe siècle. Elle note que ce phénomène se réalise « par le haut », car ce sont les élites cultivées, toutes communautés confondues, qui prennent en charge, de façon de plus en plus collective, le progrès et la protection de la ville de Salonique et de sa population. C'est également l'espace européen de l'Empire ottoman qu'aborde B. Lory, qui étudie l'usage au quotidien de mots et d'expressions turcs dans différents groupes sociaux et confessionnels des Balkans [16]. Facilitant le contact avec les représentants de l'État ottoman, une connaissance du turc, fût-elle sommaire, était quasi indispensable aux hommes des communautés non turcophones, quelle que soit la couche sociale à laquelle ils appartenaient : ils devaient pouvoir communiquer à tout instant avec des fonctionnaires ou des militaires turcs, ou, dans le cas de marchands ambulants ou sédentaires, négocier avec une clientèle turcophone. La pratique quotidienne de la langue turque n'était d'ailleurs pas l'apanage des seuls musulmans : B. Lory donne de très intéressants exemples d'artisans chrétiens communiquant entre eux en turc.

Le langage est également le véhicule privilégié par lequel s'exprime l'esprit de solidarité dans les groupes de « mauvais garçons », les *kühlanbeyi*, étudiés par Server Tenilli. Sa contribution, très courte mais non dépourvue d'intérêt, montre à quel point le langage joue un rôle primordial dans l'appartenance au groupe. Le nouveau venu, nécessairement orphelin, n'est véritablement accepté dans la bande des *kühlanbeyi*, squatters des hammams, qu'après avoir acquis la maîtrise de l'argot du groupe.

Plus organisées et hiérarchisées, les confréries mystiques ne s'en caractérisent pas moins, elles aussi, par certains codes linguistiques. Thierry Zarcone, qui a consacré plusieurs études

16. Les recherches d'Olga Zirojevic, de l'Académie serbe des sciences et des arts de Belgrade portent sur l'autre face de la question, à savoir les emprunts slaves dans les parlers turcs des Balkans ottomans.

BCAI 15 (1999) F. Georgeon et P. Dumont (dir.): Vivre dans l'Empire ottoman. Sociabilités et relations intercommunautaires, recensé par R. Deguilhem
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

à cette question, aborde ici deux types d'attitude manifestées par certaines d'entre elles (ou par certains de leurs adeptes à titre individuel) relativement à la sociabilité et à la vie dans le monde profane. Certains adoptent le concept de *halvet der encümen*, soit la participation à la vie sociale, tandis que d'autres choisissent le retrait du monde (*terk-i dünya*) en se refusant à toute forme d'hospitalité et de contact avec les non-initiés.

Se penchant, quant à elle, sur les liens entre chrétiens d'obédience différente depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'au milieu du XIXe, Marie-Carmen Smyrnels, se fondant notamment sur un dépouillement des registres de baptême, distingue des relations de nature officielle, commerciale et personnelle impliquant les membres de la communauté française de Smyrne. Elle met également en évidence les liens plus ou moins étroits entre les Français de Smyrne — ou ceux qui, sur les bases plus ou moins ténues, se réclament de cette nationalité — avec les communautés autochtones.

Hans-Lukas Kieser propose une contribution sur les relations au sein d'une communauté chrétienne rassemblée autour d'un hôpital missionnaire à Urfa, en haute Mésopotamie; l'essentiel de son article concerne, cependant, la déportation des Arméniens de cette ville. Avec une sympathie évidente pour des victimes, l'auteur observe les réactions et les positions prises par les habitants de la ville, chrétiens et musulmans, envers ce drame, et les efforts individuels visant à sauver la vie des Arméniens.

Qu'il soit résident ou simple voyageur de passage, l'étranger européen représente l'*outsider* par excellence. C'est l'objet de la recherche présentée par Isik Tamdogan-Abel, qui examine le statut des étrangers habitant les *ḫan*s de la ville côtière d'Adana du XVIIIe et du XIXe siècle. Contrairement à l'idée reçue d'une stricte compartimentation religieuse et ethnique, elle insise avec raison sur la liberté (du moins pour les hommes) de certains espaces urbains invitant aux rencontres et aux mélanges : tel est, précisément, le *ḫan*, défini par son statut juridique en droit ottoman comme un espace collectif.

En dépit de contributions de valeur, on relèvera une certaine inégalité de traitement entre les sujets abordés : alors que certains articles comportent plus de 70 pages, ce qui permet une analyse en profondeur, d'autres n'en comptent guère plus de 7 ou 8, notes comprises. Il faut encore souligner une certaine négligence dans l'organisation matérielle de l'ouvrage : coquilles nombreuses, ponctuation souvent incorrecte, incohérences dans la présentation des notes et des références, parfois au sein d'une même contribution. Plus grave — et à vrai dire incompréhensible dans un ouvrage de ce type — apparaît l'absence d'un index.

Ces réserves mises à part, la qualité scientifique de l'ouvrage est indiscutable, et en fait un complément précieux aux travaux déjà publiés sur le domaine, en nous permettant une compréhension accrue du réel quotidien vécu par les communautés des provinces anatoliennes et européennes de l'Empire ottoman.

Randi DEGUILHEM
(CNRS - IREMAM-MMSH)

BCAI 15 (1999) F. Georgeon et P. Dumont (dir.): Vivre dans l'Empire ottoman. Sociabilités et relations intercommunautaires, recensé par R. Deguilhem
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Abbas AMANAT, *Pivot of the Universe, Nasir al-Din Shah Qajar and the Iranian Monarchy, 1831-1896*. University of California Press, Berkeley et Los Angeles, 1997. XIX + 536 p.

Responsable de la rubrique *Qajar history* pour l'*Encyclopaedia Iranica* (*EIr*) en tant que Consulting Editor, et directeur de la revue *Iranian Studies*, Abbas Amanat nous a déjà fourni de brillantes études, notamment sur l'histoire des débuts du bābisme en Iran (*Resurrection and Renewal...*, cf. c.r. de J. Calmard, *Studia Iranica* 20/1 (1991), p. 151-154 et de M. Boivin, *Bulletin critique n°* 10 (1993), p. 88-92). Outre ses nombreuses contributions sur l'histoire de l'Iran qājār, notamment dans l'*EIr*, A.A. a aussi écrit l'article « Nāṣir al-dīn Shāh » pour l'*EI*[2]. Le présent ouvrage constitue certainement la première entreprise d'envergure sur la biographie de ce souverain qājār à la personnalité complexe, et dont le long règne (1848-1896) couvre l'entrée progressive de l'Iran dans le monde moderne. Destiné à un large public cultivé, le livre combine une érudition certaine, du moins en ce qui concerne l'histoire qājāre, avec des considérations plus générales sur la géopolitique de l'époque, celle des grands « protecteurs » de l'Iran qājār, la Russie et l'Angleterre, et sur les événements qui, en Iran et ailleurs, ont marqué l'histoire du XIXe siècle. Mais loin d'être exhaustive, la biographie politique, proprement dite, du souverain ne se concentre que sur la première phase du règne, entre 1848 et 1871, ainsi que l'auteur s'en explique dans sa préface, p. XIII. Toutefois, dans son article de l'*EI*[2], il divise le règne en quatre phases, ladite première (1848-1871) en comportant deux, comme cela apparaît clairement dans son exposé.

Dans l'introduction « *The Royal Domain* », il esquisse la place occupée par les Qājārs (1794-1925) dans l'histoire de l'Iran et son contexte international, dominé par les rivalités des Empires russe et anglais qui auront un droit de regard sur la succession au trône. Il évoque la nature du pouvoir qājār, les rapports entre souverain et sujets, les questions de frontières, de succession dynastique. D'une manière significative, il appelle le jeune Nāṣir al-Dīn « *The Child of Turkmanchay* » (allusion au traité russo-persan de 1828 stipulant, notamment la question de succession dynastique). Son arbre généalogique est bien retracé, surtout la branche maternelle, élément important pour une dynastie d'origine tribale, ainsi que l'union malheureuse de ses parents, son enfance solitaire, la lutte pour le faire désigner héritier présomptif. Outre l'éducation dans le harem (*andārūn*, où officie notamment Mme Golsāz « fabricante de fleurs », originaire d'Orléans), on retiendra les leçons données à partir de Miroirs des princes, genre réhabilité après la censure safavide, et l'instruction religieuse donnée par le tuteur chiite imamite, le *mollā-bāshi*, en pleine époque de montée du bābisme, dans les années 1840. Une analyse serrée est fournie sur la montée et la prise du pouvoir *Ascending the Throne* à Tabriz et à Téhéran — sous contrôle de la reine mère durant l'interrègne —, sur Mīrzā Taqi Ḫān « Atābak », premier ministre, devenu le célèbre Amīr Kabīr, son action énergique pour le rétablissement de l'ordre intérieur, l'introduction de réformes au détriment des grands personnages, la répression contre le bābisme, et surtout le jeu compliqué d'intérêts amenant son élimination (ce problème de la chute du premier ministre, analysé dans un contexte

BCAI 15 (1999) F. Georgeon et P. Dumont (dir.): Vivre dans l'Empire ottoman. Sociabilités et relations intercommunautaires, recensé par R. Deguilhem
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net